

Le pouvoir de la parole

MARCELLE FERRON, *Le droit d'être rebelle. Correspondance de Marcelle Ferron avec Jacques, Madeleine, Paul et Thérèse Ferron*, Montréal, Boréal, 2016, 621 pages

France Théoret et Yvan Lamonde

Volume 11, numéro 2, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85150ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théoret, F. & Lamonde, Y. (2017). Compte rendu de [Le pouvoir de la parole / MARCELLE FERRON, *Le droit d'être rebelle. Correspondance de Marcelle Ferron avec Jacques, Madeleine, Paul et Thérèse Ferron*, Montréal, Boréal, 2016, 621 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(2), 18–19.

Créatrices d'ombre et de lumière



LE POUVOIR DE LA PAROLE

France Théoret
Écrivaine

MARCELLE FERRON
LE DROIT D'ÊTRE REBELLE.
CORRESPONDANCE DE
MARCELLE FERRON AVEC
JACQUES, MADELEINE, PAUL
ET THÉRÈSE FERRON
Montréal, Boréal, 2016, 621 pages

En épigraphe de l'ouvrage: «On nous considérait à l'époque comme des révolutionnaires, alors que nous étions seulement à l'heure. On avait osé être nous-mêmes et on s'est retrouvés à l'avant-garde.» *Refus global*, 1948, écrit par Paul-Émile Borduas, signé par sept femmes et huit hommes a été l'un des gestes artistiques les plus considérables de l'histoire du Québec. Je le conçois ainsi depuis 1968, l'année de la parution du numéro «Automatistes» à la revue *La Barre du jour*.

La correspondance de la fratrie des Ferron, d'un grand intérêt d'écriture, fait entendre cinq voix et comporte des dimensions plurielles. Il y a des réseaux, lignes de force à relever dans ce passionnant échange de lettres. Le personnel et le politique sont abondamment présents. Les croisements des signatures étonnent par les objets de discussion, les sujets abordés, l'absence apparente de censure. Le clan signe des liens entre ses membres. Marcelle et Jacques ont du génie, reconnaît-on. Tous ont du talent.

Le contexte actuel est défavorable à *Refus global*. Michel Lapierre, sur la *Correspondance*, dans sa chronique du *Devoir*, parle de la nécessité des racines à l'encontre de l'avant-garde. Citant Jacques Ferron, Lapierre refuse l'école de peinture abstraite, «un académisme de fous» encore au nom de Jacques Ferron, ne pardonne pas à Marcelle son exil en France. Il y a là un parti pris de maintenant, se réclamer des racines contre l'étranger.

Le roman *La femme qui fuit* d'Anaïs Barbeau-Lavalette fait date et symptôme. «Refus global» est considéré comme une erreur, dommageable à la famille comme entité sociale. On y trouve la tendance dominante à renier le Manifeste et ses signataires. Ressentiment, rejet du Manifeste qui s'est déclaré une œuvre de liberté incandescente. Le malaise est présent, actuel, la *Correspondance*, à lire devant l'urgence que suscite la haine de la pensée.

LA FAMILLE FERRON

Les correspondants sont les suivants: Marcelle, la principale protagoniste, est une artiste peintre, Jacques, un écrivain, de même que Madeleine, Paul est médecin tout

comme Jacques, Thérèse pratique le journalisme et cherche son expression littéraire. La cadette de la famille est décédée à 40 ans.

Les échanges montrent un clan solidaire. Les lettres tiennent des propos remarquables. Les uns et les autres énoncent ce qu'ils pensent des choix de vie du destinataire. Tous s'expriment de façon directe, avec une liberté de langage, à l'encontre de la susceptibilité et du narcissisme. Il est notable de lire comment les mariages, les divorces, les liaisons amoureuses, les histoires personnelles de chacun suscitent des communications et des appuis hors normes. Les jugements ne sont pas entravés par des conventions sociales, ni par le moralisme.

La Correspondance centrée sur les lettres de Marcelle permet la connaissance d'une artiste majeure, qui, de retour au Québec, après 1966, crée d'immenses verrières, œuvre à un art public et social, destiné à l'ensemble des Québécois, notamment, la verrière réalisée en 1968 pour la station de métro Champ-de-Mars.

Mieux encore, des enfants naissent. Ce que les adultes disent des enfants est totalement positif. Les pères, les mères, les tantes et les oncles écrivent leur manière de les voir évoluer, de connaître chacun des nouveaux venus d'après leur individualité singulière. Les enfants sont des êtres à part entière. Nulle trace de l'éducation noire si fréquente à l'époque.

La solidarité entre les trois sœurs est primordiale. Madeleine, la future romancière, sédentaire, amoureuse de son mari mène une existence de femme traditionnelle et libre. La vie de Marcelle, mouvementée, réclame une énergie considérable. L'artiste doit s'exiler du Québec si elle désire peindre comme elle l'entend. Thérèse, aux prises avec des difficultés dans son mariage, commence à écrire et doit subvenir aux besoins de sa famille.

UNE VIE DE FEMME ARTISTE

En 1953, Marcelle quitte le Québec avec ses trois filles. Son mariage se dissout, il lui faut envisager le divorce à une époque où celui-ci est rare, comporte deux poids deux mesures, selon qu'il s'agit de la femme ou du mari. L'artiste habite la France pendant treize ans, sans retourner au Québec. La seconde partie du livre, de 1953 à 1966, qui porte le titre: «La peinture est un amour



fatal», permet de saisir comment l'exil a été une nécessité à la réalisation de l'œuvre. Au cours de ces années, Marcelle a de nouveau une vie amoureuse racontée à ses correspondants. Elle voyage, parcourt plusieurs pays européens.

L'artiste manque d'argent de façon chronique, doit déménager fréquemment, vit avec ses filles, puis partage la garde avec leur père lorsque le divorce est prononcé (ce qui prend plusieurs années).

Les lettres permettent de suivre la carrière artistique de Marcelle. Il est possible d'en retracer les étapes lesquelles nécessitent une continuelle capacité d'adaptation. Une histoire hors du commun. L'artiste révèle sa puissance de travail. Elle raconte à ses correspondants son évolution picturale en regard des expositions. Vers 1960, à plusieurs reprises, elle expose avec Borduas et Riopelle. Ils forment le trio représentatif de ce que les Français nomment «l'art canadien contemporain». Autrement dit, Ferron acquiert une renommée internationale puisque ses œuvres sont présentées en France, en Europe et en Amérique.

La signataire du Manifeste peint constamment, le plus possible, des jours entiers. Dans une lettre d'octobre 1962, elle s'écrit: «Bon Dieu, si je n'étais pas une femme, je n'aurais pas à me débattre ainsi.» Plus loin, dans la même lettre: «le monde actuel accepte, mais que par apparence, qu'une femme peintre puisse exister. Il faudrait être tout et ce n'est pas humainement possible.» C'est l'une des seules occurrences à propos de son identité de femme peintre. Le plus souvent, elle parle de peinture au neutre, ce qui n'abolit pas la pensée sur sa condition de femme artiste. En novembre 1962, à Madeleine, elle écrit: «Tu sais qu'attaquer actuellement une cote mondiale – ce n'est pas facile – particulièrement pour une femme.» Ceci encore, dans

suite de la page 18

le même envoi: «J'aurai la qualité, je défendrai ce que j'aime et je passerai. Je joue à la vie à la mort.»

Tout Marcelle Ferron est ici. La lettre se termine sur les mots suivants: «Quand on est plongé dans une vie comme la mienne, on ne croit pas qu'elle soit désirable, mais qu'elle n'est que le fruit d'une situation historique.» Les artistes de premier plan connaissent le monde dans lequel ils vivent. Ils ont en outre des engagements politiques. En 1968, hospitalisée à Paris, Marcelle écrit à Madeleine: «Dès mon retour à la vie, j'embarque sérieusement pour travailler dans ce PQ. Et que ça saute!»

La *Correspondance* centrée sur les lettres de Marcelle permet la connaissance d'une artiste majeure qui, de retour au Québec, après 1966, crée d'immenses verrières, œuvre à un art public et social, destiné à l'ensemble des Québécois, notamment, la verrière réalisée en 1968 pour la station de métro Champ-de-Mars.

L'évolution du Québec transparait en surface et en filigrane des écrits. La mort de Duplessis est mentionnée, l'interim de Sauvé également. Les changements politiques vigoureusement annoncés. De Clamart où elle réside en France, Marcelle félicite Jacques pour le Rino (céros) qui l'enchant, «qui n'affiche pas notre sentimentalité brailarde.» Encore à Jacques, Marcelle écrit que ses compatriotes:

[...] ne sont pas dégrossis. Ils sont si mal dans leur peau et je me comprends dans ce «ils», que ça ne leur facilite pas les contacts. Disons qu'en gros, nous avons une grande difficulté d'expression et qu'avec le tempérament violent que l'on sait nous contournerons cette difficulté lorsque nous butons dessus, par la violence et l'agressivité.

De tels propos éminemment nécessaires sont à la source de son art engagé envers la société québécoise, tout autant que sa signature du Manifeste.

Au printemps 1948 déjà, elle écrivait à Madeleine. «Peindre, aimer, vivre, est au contraire un combat, et ce combat n'est pas nuageux, mais s'attaque à la vision la plus nette possible de la réalité. Et toute personne qui fuit, ne profite en rien à la société – peindre est une passion nécessaire à la société.»

Marcelle Ferron est une figure puissante.



La correspondance, centrée sur les lettres de Marcelle, permet la connaissance d'une artiste majeure, qui, de retour au Québec après 1966, crée d'immenses verrières, œuvre à un art public et social destiné à l'ensemble des Québécois, notamment, la verrière réalisée en 1968 pour la station de métro Champ-de-Mars.

LE DROIT D'ÊTRE REBELLE

CORRESPONDANCE DE

MARCELLE FERRON AVEC JACQUES, MADELEINE, PAUL ET THÉRÈSE FERRON
Montréal, Boréal, 2016, 621 pages

La correspondance des rebelles a quelque chose de l'emportement; c'est vrai pour celles de Louis-Antoine Dessaulles, des Papineau, de Louis Fréchette, de Paul-Émile Borduas, de Claude Gauvreau, de Pierre Vadeboncoeur tout comme pour celle de la peintre Marcelle Ferron (1924-2001). Cette incursion dans «la Ferronnerie» où «l'expression est innée» a quelque chose de jubilatoire: les deux écrivains (Jacques et Madeleine, épouse Cliche), la journaliste (Thérèse) et le médecin (Paul) s'écrivent de façon franche, colorée, tumultueuse au rythme de leur vie. Jacques écrit à Marcelle (10.12.65): «La famille, nous la tordons, et lui faisons rendre tout son jus», c'est «une cellule expérimentale où les uns et les autres on essaie ses idées et ses passions».

On doit remercier une des filles de Marcelle d'avoir rassemblé ces lettres hautes en couleurs où la peintre balise sa vie de 1944 à 1985 avec spontanéité, détermination et une écriture à la fulgurance de sa peinture. Patricia Smart avait lu cette correspondance pour rédiger son étude, *Les femmes du Refus global*, et on comprend mieux aujourd'hui et de l'intérieur la démarche d'une automatiste, qui part tôt pour Paris et y travaille férocement de 1953 à 1966. Travaille à chercher un studio chauffé ou pas, à payer les matériaux, à chercher une galerie ou des collectionneurs, à trouver sa voie esthétique à travers tous ces obstacles. Borduas et Jacques de Tonnancour nous ont habitués à comprendre la marche vers l'abstraction en peinture; Ferron nous la fait voir et sentir: «la lumière est dans l'ensemble du tableau – couleurs très vives – où elle est devenue un objet et non pas un manteau qui habille des formes» (8.8.56).

Ces Ferron ont une volonté de fer pour harnacher la vie, pour refuser les harnais et les mors, pour aller «au bout de leur fuseau». Avec la furie, il faut créer: «il me semble que la rivière la plus tumultueuse, pour produire de l'électricité, doit se créer son propre barrage» (3.59). Il faut aimer aussi en étant et restant indomptable: «Je perds tout ce que j'aime pour trouver autre chose» (12.58).

La liberté pour soi, liberté pour les autres, y compris les enfants. Madeleine à Marcelle, à propos d'une des filles: «Il faut que tu l'acceptes ainsi et lui laisses suivre son chemin en lacets» (8.69). La liberté irrigue tout y compris le rapport au corps. Marcelle et Madeleine sont d'une franchise lumineuse à propos des caresses, des amants, de la sexualité, de la grossesse, des montées de lait. C'est la même véhémence alimentée par la soif de liberté qui préside aux rapports de Marcelle à ses enfants et explique son insoumission à son mari qui invoquera l'athéisme de sa femme et de l'école où elle les envoie à Paris pour lui en retirer la garde. Il y a des mots qui ramassent un moment, une décennie. Véhémence est de ceux-là pour la décennie 1950. Marcelle Ferron, Claude Gauvreau, Jean Le Moyne, Pierre Vadeboncoeur s'emportent avec véhémence dans leurs lettres ou leurs textes. Il faut des clés solides pour ouvrir la porte du conservatisme et de l'autoritarisme.

La franchise des sœurs Ferron traverse leurs échanges à propos de Jacques, le médecin-écrivain, le timide, le solitaire, le communiste pro-ligne de parti dans l'invasion de Budapest, le Rhinocéros indépendantiste féroce à l'égard de son beau-frère NPD, Robert Cliche. Marcelle écrit à son frère: «Tu passes ton grain de folie sur les êtres que tu aimes» (26.12.65); elle observe que dès qu'il y a un enjeu émotif, il perd la carte et fait la conciergerie (1.1.66).

Les notes explicatives sont minimales et parfois courtes et tel lecteur pourra déplorer ne pas savoir plus clairement le nombre de lettres non publiées et les cas de coupures. Par exemple, il n'y a pas de lettres ici entre le 22 janvier et avril 1960; Borduas, qui habite au 19 rue Rousselet, meurt le 22 février 1960. Marcelle, qui écrit à Borduas ou le mentionne à quelques occasions (3.12.57), n'en dit mot ou quelque lettre n'a pas été retenue?

Moment de lecture plutôt rare. Pour des Québécoises et des Québécois qui cherchent toujours à s'expliquer ce qui s'est passé avant le 22 juin 1960, et d'ailleurs sinon de plus important.

Yvan Lamonde
Historien